



Négar DJAVADI,

47 ANS, FRANCE

Une autobiographie pleine de fictions où s'entremêlent l'Iran, l'exil, la famille, l'homosexualité sur trois générations.



★★
Désorientale par
Négar Djavadi,
352 p., Liana Levi,
22 € En librairie
le 25 août.

Un peu Shéhérazade, un peu rock star, Négar Djavadi s'est inventé une sœur, une jumelle conteuse, amoureuse du désordre et du vacarme, qui se nomme Kimiâ Sadr. Kimiâ vient d'Iran, y a vécu avec sa famille avant de fuir, à 10 ans, vers la France à la fin des années 1970. Dans un monologue qu'elle tourne-boule avec fantaisie, la narratrice détaille trois générations d'une sacrée famille persane. Du grand ancêtre Montazemolmolk qui fut à la tête d'un harem de cinquante-deux épouses, à la petite dernière, parisienne branchée. Aujourd'hui, Kimiâ attend patiemment dans un couloir d'hôpital le médecin qui lui annoncera – peut-être – la réussite de sa PMA. Elle a donc tout le temps de réfléchir au passé et à l'avenir

dans ces lieux blancs, froids et aseptisés, de reconstituer les souvenirs, de faire des allers-retours entre l'histoire d'un pays et l'aventure familiale. Le voyage est turbulent quand on croise le beau Darius Sadr, père de l'héroïne, écrivant des lettres sans fin, s'opposant au régime du Shah puis à celui de Khomeiny avec un aplomb de chef éternel que la mort n'effraie pas. Les oncles vont et viennent, les mères sont des gardiennes de la tradition, les filles rêvent de la France et de ses libertés. On crie, on pleure, on ment, on rit, mais on meurt aussi dans ce livre qui se moque bien de la linéarité. La romancière impose un rythme étourdissant et

obsédant, truffe sa narration de flash-back qui donnent le tournis. *Désorientale* ressemble à une danse, mais ne laisse jamais le lecteur à l'abandon. On suit les destins de ces familles qui ont en commun le désordre et la passion.

Ce premier roman empoigne beaucoup de thèmes et d'événements : l'Iran avec ses tourments politiques et sociaux, une dynastie flamboyante, mais surtout les hésitations d'une fille solitaire qui cherche son chemin entre Orient et Occident, entre homosexualité et procréation. Négar Djavadi est une femme d'aujourd'hui qui a choisi d'écrire une autobiographie pleine de fictions libératoires. Venue du cinéma, tour à tour scénariste, auteure de théâtre et réalisatrice, elle a préféré le roman pour y glisser ses parenthèses, ses secrets, un peu de chansons et beaucoup de poésie. Elle fait aussi remonter les parfums d'un pays qu'on connaît mal, qu'elle ne reconnaît plus, mais qu'elle n'a jamais oublié.

Christine Ferniot



Ali ZAMIR, 27 ANS, COMORES

Une jeune fille en train de se noyer dans l'océan Indien se souvient de sa vie. *Anguille sous roche* est un premier roman à la langue sidérante de poésie.



★★★ *Anguille sous roche* par
Ali Zamir, 320 p.,
Le Tripode, 19 €

Nous sommes tous des animaux, et c'est parfois notre prénom qui nous le rappelle. Anguille, elle, a été baptisée ainsi en référence à ce « poisson ubiquiste, malin, très revendiqué et très envié » par toutes les autres créatures aquatiques. Son père, Connaît-Tout, avait fait ce choix quel que soit le sexe du bébé, qu'il voyait devenir un modèle « pour toute la nouvelle génération ». Sa sœur jumelle se verra, elle, attribuer le prénom de Crotale, afin qu'elle puisse « faire du bruit pour effaroucher les voyous qui tenteront de l'approcher ». Leur mère est décédée à leur naissance, laissant le malheureux Connaît-Tout seul

pour s'occuper des filles – même si leur tante maternelle, Tranquille, va donner un coup de main – sur cette île en plein cœur de l'océan Indien. Les filles vont grandir paisiblement, dans la ville portuaire de Mutsamudu – plus exactement, dans le quartier de Mjihari, avec ses pirogues alignées parallèlement et ses pêcheurs qui se chamaillent sans cesse tout en se considérant de la même famille. Ce père appartient à cette authentique confrérie marine, lui qui dévore les nouvelles trouvées sur les pages de journaux ramassés dans la rue. Il ne voit pas vraiment le temps passer, et l'inexorable arriver. Anguille va mordre à l'hameçon du plus beau pêcheur de la région, Vorace – « un véritable Adonis, haut de taille, avec un corps assez robuste ». Hélas, les lois de la mer vont la rappeler à elle, la noyade l'entraîne vers le fond

alors que cette Ophélie n'est qu'une adolescente. « La mort se révèle parfois comme un coup d'épée qui brise une roche pour en bâtir une autre... »

C'est cet appel des eaux qui constitue le moteur narratif d'*Anguille sous roche*, premier roman ahurissant de beauté d'Ali Zamir. Originaire des Comores, ce jeune auteur raconte son histoire en une seule phrase, comme le dernier souffle de son héroïne, restituant « des images tumultueuses qui s'affolent, se bousculent et se tamponnent » dans sa tête. Cette prouesse formelle, portée par une langue poétique et imagée – rappelant par instants *Verre cassé* d'Alain Mabanckou –, n'a toutefois rien d'un simple exercice, si brillant soit-il. La simplicité du récit, quasi naïf, permet à Ali Zamir d'aspirer par sa seule maestria le lecteur dans « un vaste gouffre ténébreux » où « tout est à la fois fantasmagorique et désertique ». Et ce, sans le noyer. Comment ne pas plonger ? Baptiste Liger